

*Carnets d'Asie* réunit les souvenirs que Gabrielle Wittkop a ramenés de Thaïlande, de Malaisie, de Sumatra, d'Indonésie et de Bornéo lorsqu'elle était grand reporter au *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, de la fin des années 60 à 1989. Épais et documenté, ce livre couvre deux décennies de séjours réguliers dans cette Asie du Sud-Est qui la fascinait tant. Le manuscrit, minutieusement revu par l'auteur juste avant sa mort, se présente sous la forme d'un journal *a posteriori* agrémenté d'un cahier de photos prises par Wittkop elle-même. Composés comme un long voyage itinérant du nord au sud de la péninsule, ces carnets se lisent tel un récit continu, segmentés en courts chapitres, tenus par une plume vivante alternant scènes de contemplation autant visuelle, sonore qu'olfactive, d'observation fine d'un peuple, d'un marché, d'une ville... et séquences truculentes, quasi légendaires, que ces périples lui ont donné l'occasion de vivre. L'auteur allie le pittoresque du récit de voyage et l'exotisme du reportage dans des tonalités aussi moirées et multiples que cette Insulinde à facettes, mais on retrouvera surtout l'œil singulier et la langue acerbe de cet écrivain déjà culte. Un livre de rencontres avec un continent éclaté et ses populations insulaires, la grande Histoire et les contes vernaculaires, les bêtes sauvages et d'extraordinaires figures locales, sans oublier bien sûr l'autoportrait saisissant d'une grande voyageuse hors norme. Ces carnets posthumes sont assurément une œuvre majeure qui au-delà des inconditionnels de Gabrielle Wittkop séduira les amateurs de littérature de voyage et les curieux de culture extrême-orientale.

Pour mieux goûter l'ampleur et la singularité de ce projet, voici le panorama qui ouvre le livre :

*« Vingt-deux ans d'Asie, en chemin de fer, en chars à buffles cahotant sur de grosses roues de bois peint, à motocyclette, à dos d'éléphant, en prahu, en katamaran, à cheval, en Rolls Royce — elle ne m'appartenait pas — ou en camion parmi des choux et des sacs d'oignons. Des milliers de kilomètres en Jeep où l'on saute comme un ludion, en avion-bout-de-ficelle, en bus à côté d'un cercueil anonyme, en canot rincé à grandes eaux par les rapides, à pied sur des passerelles de lianes ou dans la vase des fondrières. Que ne fait-on pas pour son plaisir !*

*J'ai connu le fabuleux Oriental de Bangkok et le vieux Raffles au temps où la tenue de soirée était obligatoire, j'ai partagé avec des rats et d'énormes blattes des cellules en ciment, tandis qu'au-dessus du sordide grabat des nuées d'anophèles vrombissaient autour d'une ampoule de 15 watts. J'ai dormi sur les nattes des Lamin dayak et sur les matelas en noyaux de pêches des stations zoologiques. J'ai dîné à la table des princes et à celle des camionneurs et des soldats, repêché un cancrelat dans mon whisky. Le lecteur me pardonnera de n'avoir pas fait sauter la banque à Macao, de ne pas avoir arrêté un buffle furieux par les cornes et d'avoir évité la prison, chose qui se peut facilement arriver quand on est trop curieux.*

*Des visages apparaissent, venus de ma mémoire. Lato, le loyal chasseur de têtes, la vieille Sundari dont les tatouages indiquaient le nombre de ses anciens amants, Ali conduisant son minuscule caboteur avec les pieds pour lire plus commodément le journal, et l'adorable petite peste chinoise qui tentait de m'asservir.*

*Mes carnets d'Asie ne sont rien que des notes personnelles, impressions griffonnées sur mes genoux, au bord d'une rizière ou dans un bus de fer-blanc, couvrant des pages et des pages barbouillées de sueur ou étoilées de pourpre par un moustique gorgé mais vaincu. L'Asie a changé depuis lors, toute chose m'a gagnée de vitesse et les lignes qui suivent sont d'un intérêt quasi historique. De nombreux voyages se répétant quelquefois ou revenant sur eux-mêmes à des époques différentes, et allant du nord de la Thaïlande au centre de Bornéo, m'ont obligé d'élaborer un plan sacrifiant la chronologie à la géographie, afin d'éviter au lecteur des parcours en zig-zag. À chaque nouvelle visite, je voyais combien les choses ou ma vision avaient changé. Les modes, la politique, les usages. Le climat, lui, restait fidèle à lui-même, chaud, humide, une étuve. Quant à l'aventure, elle est encore restée ce qu'elle était toujours : un formidable jeu où le danger de se tromper ne se présente généralement qu'une seule fois. »*

(éditions Verticales pour l'argumentaire, Nikola Delescluse pour le texte de Gabrielle Wittkop)